

PIERRE NEPVEU

Allocution à la remise du prix Louise Labé

Bonsoir à vous toutes et tous,

Merci à Hélène Dorion qui a été mon éditrice alors qu'elle codirigeait les éditions du Noroît. Hélène Dorion a figuré au programme de mes cours de poésie à l'Université de Montréal, j'ai écrit sur elle, notamment la préface à un choix de ses poèmes. Je la remercie bien sûr d'avoir attiré votre attention sur mon livre.

Avant toute chose, merci à Claudine Helft pour l'organisation de ce prix et pour l'accueil chaleureux qu'elle nous offre ce soir.

Lorsque j'ai reçu au début de l'été l'appel d'Hélène m'annonçant que j'étais le lauréat du prix Louise-Labé 2026 pour *Un os dans la neige*, ma première réaction en fut une, sinon d'incrédulité, du moins de grande surprise. Après tout, qu'un jury à Paris, composé exclusivement de femmes, m'accorde un tel honneur, à moi qui n'ai pour ainsi dire pas circulé en France comme poète, admettons que c'était hautement improbable. Je n'en ai que plus de reconnaissance à l'endroit de votre jury, à votre présidente Claudine Helft, à Gabrielle Althen, Béatrice Bonhomme, Hélène Dorion bien sûr, Sylviane Dupuis, Anne Rothschild et Nohad Salameh. À vous toutes, je tiens à exprimer ma profonde gratitude, ce sentiment ayant vite supplanté ma surprise initiale...

La signification qu'a pour moi le prix que vous me décernez ce soir se décline en quelques volets. Il y a d'abord ce nom : Louise Labé, qui s'inscrit pour moi dans le cercle prestigieux de ces poètes de la Renaissance que j'ai lus très tôt (Ronsard, Du Bellay, Jodelle, Sponde et quelques autres) — Louise Labé, cette Lyonnaise de haute culture et de forts sentiments, cette femme qui a dit avec une force bouleversante que si aimer est un tourment, ne pas aimer, c'est mourir — elle qui, en même temps, participe de ce grand mouvement littéraire qui a fait du français la langue moderne que nous connaissons et qui allait, à la même époque, voyager vers la Nouvelle-France.

En deuxième lieu, il y a la question plutôt cocasse de mon âge. Comme poète, je dois constater que je me suis « épanoui tardivement ». Ce n'est qu'après mes 50 ans, au terme d'un long silence de plus d'une douzaine d'années, que mes poèmes ont soudain suscité une plus large et chaleureuse réception. Il est donc tout à fait approprié, alors que je viens de fêter mes 80 ans il y a quelques semaines, que vous me décerniez mon premier prix de poésie en France ! Vous accordez ainsi à mon long parcours d'écriture des fleurs aussi tardives qu'inattendues ! — un honneur que je suis d'ailleurs loin de considérer comme un

épilogue. Mais je ne veux pas réduire cette question à une affaire personnelle. La longévité n'est-elle pas une valeur littéraire en soi, particulièrement au Québec où, pendant longtemps, nous avons manqué de persistance littéraire, faute de ressources intérieures et d'un milieu littéraire et culturel suffisamment stimulant ? Heureusement, nous n'en sommes plus là, et nombreux sont les écrivains et les écrivaines qui écrivent au Québec depuis quarante ou cinquante ans et parfois plus. Cela peut être banal pour vous, ce ne l'est pas pour une culture jeune comme la nôtre.

Finalement, que vous ayez reconnu *Un os dans la neige* est signifiant pour moi à cause de la nature même de ce recueil. Tout au long de son écriture, j'ai eu le sentiment de m'« excaver » moi-même (comme je le suggère dans une des pages de ce livre). J'ai longtemps craint que tout ce qui remontait de sombre et de douloureux dans mon écriture apparaisse malvenu, difforme, et un peu indécent. Que j'aie trouvé grâce à vos yeux me rappelle que le poème puise souvent dans ce que nous avons de plus tourmenté et de plus secret, mais qu'il refuse toujours le pur repli, l'enfermement en soi. Si loin creuse-t-elle dans les sous-sols de notre être, la poésie tourne toujours nos émotions vers le dehors, on n'y parle jamais de soi qu'en se projetant vers un espace vivant, habité, où les lecteurs et lectrices, espère-t-on, se sentiront exister. C'est ainsi, comme dans ces tableaux de Pierre Soulages évoqués dans mon livre, que même le noir peut être lumineux.



En terminant, je voudrais dire un merci tout particulier à mes éditrices du Noroît à Montréal, une maison qui ne cesse depuis plusieurs décennies de faire résonner les voix contrastées des poètes — un merci surtout à Charlotte Francoeur pour son accompagnement éditorial inestimable.

Fraternellement et avec toute mon amitié, je vous dis ma joie d'être parmi vous ce soir. Et comme mon livre est la cause première de notre réunion, je vais maintenant, comme Claudine m'y a invité, vous en faire entendre quelques pages.

Pierre Nepveu
Paris, 12 octobre 2026